

La libération de Villey-Le-Sec

par René Jolin et Jean-Pierre Uriot

Septembre 1944, souvenirs de témoins oculaires
(Extrait de "Etudes Toulaises", n° 24, 1981, Pages 81 à 93)

La débâcle

En cette fin d'année 1944, alors que les Lorrains redoutent les conséquences du passage des troupes allemandes en déroute, Villey-le-Sec semblait devoir rester un petit village bien tranquille, à l'écart des grandes voies de communication, à tel point que des familles des villes voisines y avaient trouvé refuge.

On avait oublié qu'il était, aussi, un centre fortifié et que, s'il n'avait pas été utilisé pendant la guerre 1914-18, il pourrait bien fournir, à l'ennemi en retraite, un solide point d'appui pour retarder l'avance des Américains. Pour le moment, il n'en est rien. les unités en débandade traversent le village, s'y arrêtant pour se reposer ou passer la nuit, cherchant leur nourriture dans les maisons, les jardins, les clapiers ou les poulaillers, réquisitionnant chevaux et charriots pour faciliter leur repli.

"Un jour, raconte Robert Curel, les Allemands m'ont fait venir, avec Louis Lhuillier et Lucien Laroppe pour atteler nos chevaux à des charrettes où ils avaient entassé leur barda, puis ils nous ont emmenés avec eux. Nous étions presque arrivés à Maron qu'ils nous ont fait faire demi-tour, remonter la côte pour prendre la Route Neuve et rejoindre les Cinq Tranchées, Nancy et Dombasle. Le soir ils se sont arrêtés à Hudiviller (Petit village situé au bord de la R.N.4, à 4 km de Dombasle en direction de Lunéville); ils nous ont donné à manger, mais nos pauvres chevaux, pourtant bien fatigués, sont

restés sur leur faim. Comme nous n'étions pas rassurés sur notre sort, nous avons profité de la nuit pour nous sauver et reprendre, à pied, le chemin de Villey. Nous étions presque arrivés quand, à la sortie du bois de l'Embanie, nous sommes tombés sur les Allemands qui nous ont conduits, les mains sur la nuque, jusqu'au fort où ils nous ont alignés contre le mur du fossé. C'est alors qu'une auto arrive à toute vitesse; il en bondit un officier qui hurle des ordres; en résulte une galopade de soldats qui se préparent à partir. Au passage, ils nous crient : "Rauss !"; nous n'avons pas attendu qu'ils le répètent, nous avons rejoint le village en courant".

Entre-temps, l'atmosphère y a bien changé. On entend la canonnade dans le lointain et on dit que les Américains sont dans les faubourgs de Toul; le pont sur la Moselle a sauté; on voit la fumée de l'incendie qui dévore les maisons de Villey-Saint-Etienne et on craint le pire (Le 4 septembre, les Allemands cernent le village, à la recherche des F.F.I. qui s'y sont réfugiés. Ils emmènent deux jeunes gens en otage et mettent le feu aux habitations, tuant à coups de grenades le maire, M. Presson et quatre autres habitants).

Aussi, les habitants se sont-ils installés dans les solides caves voûtées de cet ancien pays de vigneron. Ils y ont emporté leurs objets les plus précieux, disposé des matelas sur des fagots pour les protéger de l'humidité du sol, installé des lanternes à bougies ou des lampes-tempête car il n'y a plus d'électricité. Les

voûtes des caves de l'ancien château inspirent confiance, aussi ont-elles attiré beaucoup de monde. Chez les Bastien, ce sont surtout ceux de la rue du fort qui s'y sont rassemblés : Bastien, Boulogne, Clément, la femme de Paul Chrétien et sa fille, Gariot, Gérard,... Il y avait aussi les Laroppe, le maire de Villey, Auguste Humbert et les siens.

Dans la cave voisine, il y avait une trentaine de personnes, les Lhuillier, Mousson, Charles Chrétien Gariot, Madame Barra -elle avait été blessée par un éclat d'obus alors qu'elle se rendait chez elle; par deux fois, un major allemand vint la soigner dans la cave où elle s'était abritée. Transportée, après la Libération, du village à l'hôpital Gama, elle devait y mourir de la gangrène- et deux inconnus qui, on ne sait trop pourquoi, n'ont pas bonne réputation.

Bien des voisins se sont réfugiés dans la cave Curel car elle a deux entrées, l'une donne dans la cuisine, l'autre s'ouvre sur la place; on a même prévu des pelles et des pioches pour les dégager, à l'occasion. Il y a là les familles Chrétien, Ciret, Curel, Lamorlette, Michaux et d'autres; on y trouve aussi deux familles toulaises et, plus tard, un blessé qu'ont amené les Allemands.

La cave Durain est un peu à l'écart; aussi, pour le moment, il n'y a qu'une quinzaine de personnes. Outre la famille Durain, s'y étaient retrouvés Mesdames Bernel, Jolin et Larcher, de Nancy, les Aubry de Toul, les Hans, Delsève, Mota,

le "Père Jean" (chevalier), Madame Gérardin et ses enfants. Par la suite, on y comptera jusqu'à soixante-dix personnes.

Dans la cave du presbytère, se sont installés la Marie Bagard, Sylvain Placat et les Morel. Les Grosjean avaient, tout d'abord, pensé à rester dans leur cave mais ils ont bientôt préféré rejoindre celle des Decouteix pour ne pas être seuls. Outre ceux-ci, ils y retrouvent leur voisin Mourize (la famille Mourize était originaire de la Moselle d'où elle avait été expulsée après la guerre de 1870; le fils, Lucien, qui comme les autres membres de la famille, parlait parfaitement l'allemand, avait été chargé, plusieurs fois, de traduire les ordres du chef des troupes qui tenaient le village et de les transmettre à la population), les gens de la "côte" que les Allemands avaient chassés et abandonnés dans le village : le chef de gare Sayer et sa famille, l'éclusier Breuille, la garde-barrière Hougardy dont le jeune fils Robert, commis chez Mourize est déjà là. Il y a encore Paul Gignoux, fermier au Charmois que les Allemands ont réquisitionné pour transporter leurs blessés au fort et qu'ils n'ont pas voulu laisser repartir.

D'autres caves ont servi de refuge, mais il y a des habitants qui n'ont pas voulu abandonner leur maison comme l'Adrien Chrétien et sa fille "Lili" qui, lors des bombardements, se réfugiaient dans l'encoignure des portes qui donnent sur leur couloir jusqu'au jour où un obus a éclaté non loin d'eux, les obligeant à se sauver précipitamment chez les Bastien.

Une vie précaire s'est organisée dans le village. Souvent, on entend la fusillade, parfois ce sont des obus qui éclatent, dans les moments de calme (en principe, les habitants étaient autorisés à circuler dans le village entre 7 et 8 heures). Les gens sortent pour aller aux nouvelles, constater les dégâts, donner à manger aux bêtes qui, terrorisées par le bruit ne savent où se cacher, ramener pour la popote commune qui, des légu-

mes, qui, un poulet, qui, un lapin qui cuiront comme ils pourront entre deux alertes.

C'est justement en allant chercher des haricots dans son champ de la route de Maron que la "Lili" est abordée par deux motocyclistes allemands. Elle ne comprend rien à ce qu'ils lui racontent mais elle peut voir, sur la carte qu'ils ont déployée, que Villey-le-Sec est entouré d'un cercle rouge.

Les S.S.

Entre temps, la zone des combats s'est rapprochée : le 2 septembre, un blindé américain et une voiture légère armée de mitrailleuses entrent dans Toul; les F.F.I. prennent position aux points stratégiques de la ville sans pouvoir, toutefois, empêcher les Allemands de faire sauter le pont de Dommartin.

C'est en passant sur ses décombres sommairement aménagés que, le 4 septembre, des F.F.I. s'infiltrèrent dans le village tandis que les S.S. qui l'occupaient se replient sur le fort de Gondreville et que les cloches sonnent à toute volée. On les entendra avec joie, depuis Villey, alors occupé par des troupes de choc, reconnaissables au foulard rouge que les hommes portent autour du cou et à la tête de mort qui orne leur poitrine. Voyant partout des "terroristes", au moindre bruit, au moindre mouvement, ils lâchent des rafales de mitraillettes. A tout moment, leurs patrouilles sillonnent les rues du village, faisant sortir les gens des caves, à la recherche d'éventuels maquisards ou, plus simplement d'une bouteille de "schnaps". Le soir, ils disparaissent, on ne les reverra qu'au matin.

5 septembre

En fin de matinée, la Marie Bagard arrive en courant dans le jardin Durain pour y chercher de l'aide car le feu à pris dans l'église et elle voudrait sauver les objets précieux de la sacristie.

Pendant que des hommes éteignent le début d'incendie, elle les transportera, aidée de Madame Morel et M-L. A., au presbytère. Mais le canon gronde au loin, puis les éclatements se rapprochent. Les chars américains sont entrés dans Toul, en quelques heures (Le génie américain mit trois heures à établir un nouveau pont, à cent mètres au nord de celui qui avait été détruit). Le pont provisoire, construit sur la Moselle, leur permet d'établir une tête de pont sur la rive droite.

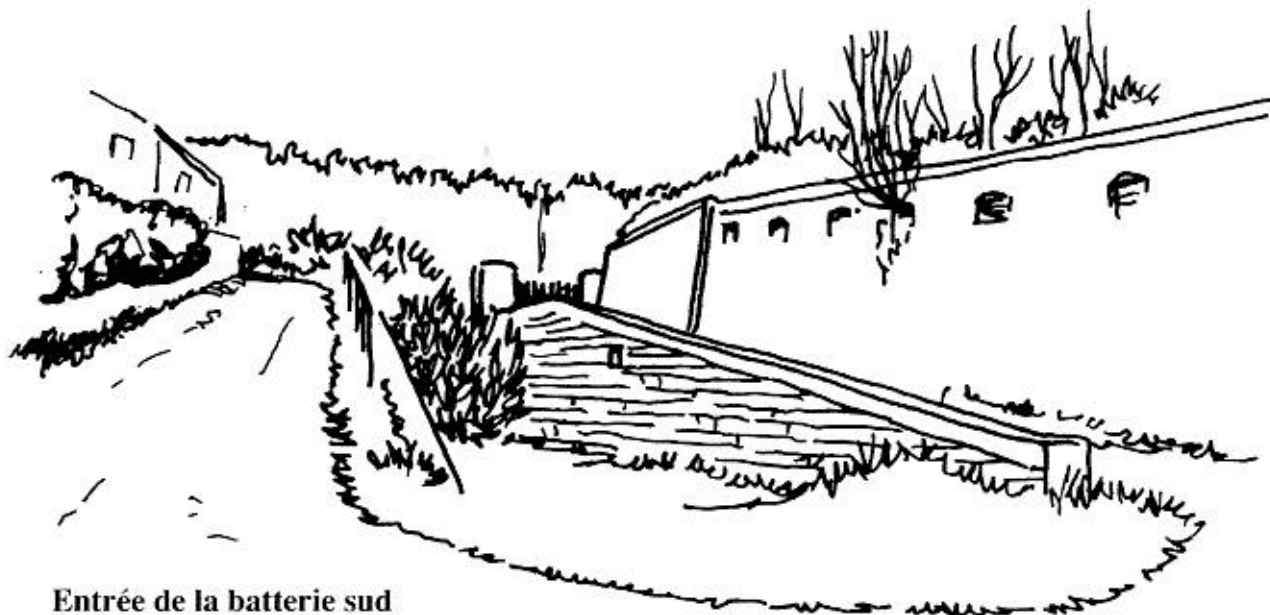
Dans l'après-midi, un détachement s'avance jusqu'au voisinage du fort de Villey; un groupe de soldats s'engage dans la rue du fort, mais, pris sous le tir des Allemands, il se retire. Monté sur le toit de sa maison, Henri Decouteix, bientôt suivi de Lucien Mourize, regarde les Allemands qui, cachés derrière les murs des jardins, tirent en direction des fossés du fort. Bientôt, la fusillade prend fin, les Américains ont rejoint leur base, mais un violent tir d'artillerie arrose le village.

6 septembre

Au matin, le calme est revenu et les gens profitent du répit pour aller aux nouvelles et au ravitaillement. Le village a été bien touché mais, heureusement, il n'y a pas de victimes. Les fenêtres ont perdu leurs carreaux, il y a des trous dans les murs et les toitures, des arbres sont déchiquetés dans les jardins, la flèche du clocher a été emportée par les obus et gît dans les fortifications voisines.

Vers 15 heures, un groupe d'Allemands s'arrête devant la cave Decouteix, réclamant de l'alcool. Comme on leur répond qu'il n'y en a pas, ils font sortir tout le monde et, après de vaines recherches, laissent rentrer femmes et enfants, emmenant les hommes avec eux vers la batterie sud. Au passage, un Allemand joint au groupe Louis Grandjean qui les regardait passer depuis le pas de sa porte.

Entre temps, canonnades et fu-



Entrée de la batterie sud

sillades ont repris; on entend le grondement des chars en marche. Le groupe est arrivé dans le fossé de la batterie où les Allemands le laissent à la garde de l'un des leurs, tandis que les trois autres remontent vers le village. En attendant, un homme roule une cigarette en disant : "Ce sera peut-être la dernière !". Alors, les Allemands reviennent et s'arrêtent sur le chemin qui descend au fossé, face au groupe de prisonniers. Ils discutent entre eux, quand Jules Breuille s'aperçoit que l'un d'eux dégoupille une grenade "Sauve qui peut, crie-t-il, ils vont tirer!" et il a juste le temps de se cacher sous une auto qui est près de lui.

Ce fut un massacre; les grenades éclatent au milieu des hommes qui se cachent comme ils peuvent ou tentent de se sauver : Albert Mourize et son fils, Lucien, sont tués, Prosper Sayer aussi; Paul Gigneux, qui bouge encore, est achevé d'un coup de feu. Les soldats tirent au fusil sur ceux qui se sauvent ; Louis Grandjean est abattu au bout de quelques pas, les autres réussiront à s'échapper. D'ailleurs, les Allemands n'insistent pas et vont rejoindre leurs camarades au combat. Malgré leurs blessures, Henri

Decouteix et Joseph Mourize réussissent à se cacher dans le fossé, non loin du petit pont qui le traverse. La bataille fait rage dans le coin, mais, au cours d'une accalmie, ils quittent leur refuge pour se sauver dans les vignes et les vergers voisins; ils y seront recueillis par un char américain qui les conduira à Dommartin.

Gabriel Guénard, le Gaby, escadale les rochers qui bordent le chemin du fossé et se cache dans les jardins voisins. Il rejoindra la cave Decouteix qui est vide, car ses occupants, effrayés, se sont répartis dans les caves voisines. Il en retrouvera dans la cave Durain où il racontera le carnage. Jules Breuille réussit à descendre la côte et à rentrer chez lui. Il lui faudra un bon mois pour guérir de ses multiples blessures. Robert Hougardy, le plus jeune du groupe -il avait alors 17 ans-, nous raconte son odyssée : "Moi, je me suis sauvé vers le pont de bois, ils m'ont tiré dessus et m'ont blessé à la tempe; je me suis caché derrière un talus mais je ne me sentais pas en sécurité et je suis descendu dans un puits (il existait tout un réseau de puits et de galeries pour évacuer l'eau des fossés du fort) d'où je n'ai plus bougé car j'entendais le bruit

des chars et les obus qui tombaient autour de mon trou. Pendant une accalmie, je suis remonté par une échelle de fer, bien rouillée, et j'ai vu non loin de moi des soldats couchés dans l'herbe; je ne sais pas si c'étaient des Allemands, des Américains ou des morts... En tout cas, je suis redescendu sans faire de bruit, craignant qu'ils ne me balancent une grenade.

Au jour, j'ai quitté ma cachette; tout était calme et j'ai vu un side-car arrêté en haut de la rue du fort : c'étaient des Allemands; je me suis caché dans de grandes herbes sèches et, après leur départ, je suis sorti du fossé et ai rampé dans les vignes et les vergers où l'on voyait encore les traces des chenilles des chars, avec l'intention de rejoindre Pierre-la-Treiche par le bois. En cours de route, j'ai trouvé des grenades américaines et je les ai prises avec moi en me disant : "Si tu rencontres des Allemands, tu les leur balances!" Arrivé au passage à niveau du Radelot, j'ai rencontré la garde-barrière, Mademoiselle Genet -cette courageuse personne était bien connue à Villey par les vipères qu'elle tuait et apportait à la mairie pour tou-

cher la prime- qui m'a dit : "Les Américains sont là, le long de la voie". J'y suis allé les bras en l'air; je leur ai dit que j'étais français et ils m'ont fait manger.

Ensuite, j'ai appelé des amis qui étaient à l'écluse, de l'autre côté de la Moselle; ils sont venus me chercher en barque et, au retour, les Allemands qui étaient bien à deux kilomètres, nous ont tiré dessus; je suis resté avec eux jusqu'à ce que les Américains aient repris Villey et c'est seulement après, que j'ai rejoint le village. Tout le monde me croyait mort, surtout ma pauvre mère, j'avais perdu mon portefeuille et les Allemands qui l'avaient trouvé avaient jeté les photos et la carte d'identité. Un nommé Delsève les avait trouvées et rapportées à ma mère. Enfin, tout le monde m'a sauté au cou. Voilà mon récit, après trente-cinq ans, mais on n'oublie pas facilement de tels événements".

Faisons un retour en arrière, alors que la bataille fait rage devant le fort et la batterie sud. Les violents tirs d'artillerie n'ont pas épargné le village; un obus est tombé sur la grange où Louis Hans entreposait son fourrage, et y a mis le feu. L'incendie se propage dans les maisons voisines; des caves, on entend les vaches qui mugissent, les chevaux qui hennissent désespérément et il n'y a pas moyen d'aller les détacher.

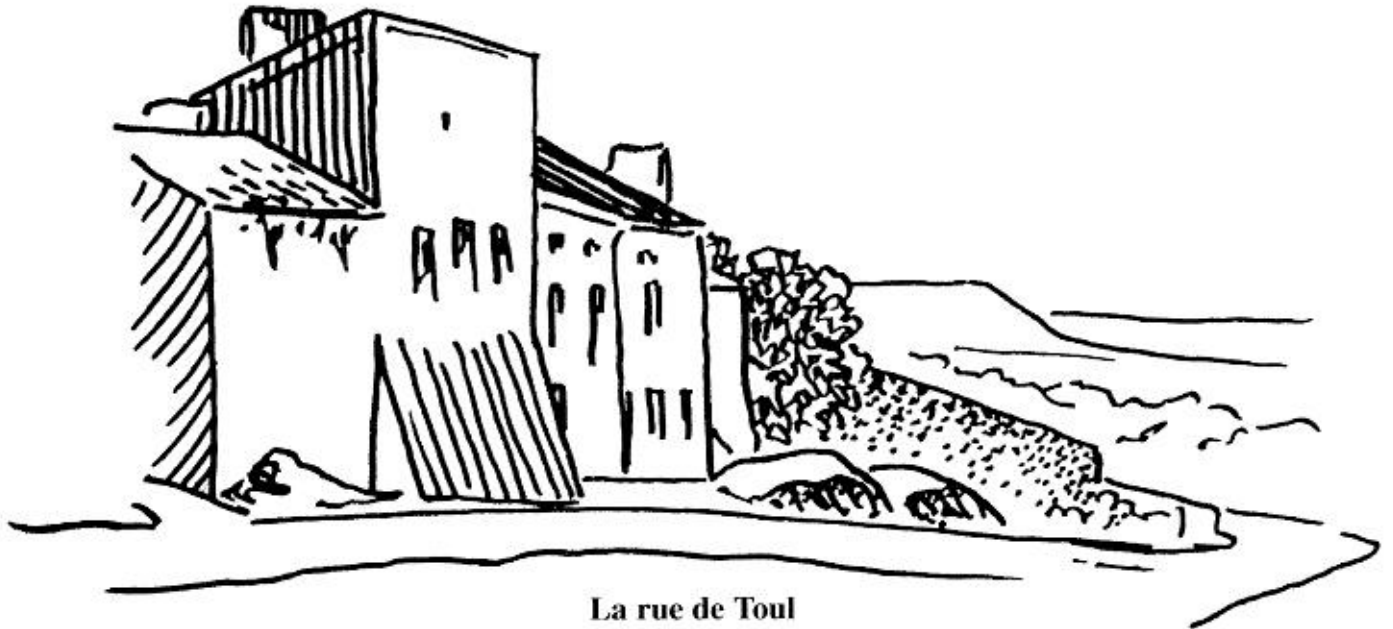
Puis ce sont huit maisons qui forment un énorme brasier qui brûlera jusqu'au matin. Pourtant, certains ne se résignent pas au malheur : Marcel Clément, aidé de Marcel Laroppe, tente de protéger la maison; ils y réussissent; le feu s'arrête, en effet, au hangar voisin que l'on appelait "le pressoir".

Malheureusement, ils sont surpris par les Allemands qui les font monter sur

un char américain qu'ils venaient de capturer et les emmènent avec eux. Ils iront jusque Nancy et n'en reviendront qu'après la libération de la ville, avec Marcel Mota, lui aussi enlevé par les Allemands, et qu'ils auront rencontré au cours de leur aventure.

Alors que le soir tombe, Lucien Laroppe et son fils sortent de leur cave pour aller au "ravitaillement"; à la lueur de l'incendie, une patrouille allemande les aperçoit et tire sur eux, heureusement sans les atteindre, car ils ont pu se cacher derrière des matelas que Roux avait sortis de sa maison pour les soustraire à l'incendie.

Plus tard, dans la nuit calme, on n'entend plus que les crépitements du feu et le grincement des chariots remplis de morts qui traversent le village pour prendre la direction de Maron.



La rue de Toul

7 septembre

Peu avant le lever du jour, un camion s'arrête devant la mairie. De la cave Curel toute proche, on entend un remue-ménage de caisses déchargées et transportées, puis le camion repart et c'est

le silence. Pas pour longtemps car, au petit jour, une terrible explosion ébranle les maisons du village tandis qu'un nuage de poussière et de fumée s'infiltré dans les caves voisines: les Allemands viennent de faire sauter le clocher de l'église! Au matin, on n'en voit plus qu'un énorme

tas de décombres; seul le choeur, qui n'avait probablement pas été miné, est intact; c'est un nouveau malheur qui s'ajoute à la peine et au désarroi des habitants.

On est sans nouvelles de beau-

coup. "Ils ont tué mon fils, ils l'ont jeté dans un trou!", pleure la mère d'Hougar-dy. Les hommes ont trouvé les victimes de la batterie sud, mais les autres? Madame Decouteix tremble pour son mari; avec Marguerite Mota, elles vont voir, elles aussi.

Au passage, Madame Grandjean, la muette, leur indique, par signes, où se trouvent les corps. En bas de la rampe qui débouche dans le fossé, Grandjean est étendu dans l'herbe. Trois autres corps sont groupés un peu plus loin, piquetés de feuilles de papier à cigarettes, mais son mari n'est pas là. C'est presque un soulagement pour Madame Decouteix, mais il faudra attendre, espérer..., et rejoindre la cave. Passant devant la maison Jacob, le PC des Allemands, les deux femmes voient, dans le garage, les bottes de deux soldats qui débordent d'une couverture, des morts, encore, qui n'ont pas été emmenés, comme les autres, dans la nuit.

Les heures passent, angoissantes; des caves, on entend le bruit des bottes des soldats qui passent dans la rue; parfois une rafale de mitraillette crépite, puis, c'est à nouveau le calme pour quelques instants.

Une de ces patrouilles descend dans la cave Curel; cette fois, ils veulent des pelles et des pioches et il faut bien leur donner celles qui ont été préparées pour dégager l'entrée de la cave, en cas de nécessité. Ils partent vers le "pâquis Le Boucher" où, on le saura plus tard, ils installent des mines le long du chemin.

Au cours de l'après-midi, un soldat, qui passait sur la place de l'église, lance une grenade incendiaire par la fenêtre de la maison Mota, une autre par la gerbière de la grange Humbert, et c'est tout un pâté de maisons qui commence à brûler! Le maire, Monsieur Humbert, veut protester auprès de deux soldats qui passent; ils l'emmenent avec eux vers la route de Maron. On ne le reverra plus vivant!

Le feu se transforme vite en brasier, grâce aux fagots qui remplissent les greniers, et il se communique bientôt au reste de la charpente de l'église, tandis qu'à l'opposé, des hommes l'empêchent d'atteindre les maisons Hurel et Michaux. Enfin, l'incendie s'apaise; les tirs d'artillerie ne sont plus que sporadiques; les patrouilles allemandes de plus en plus rares; les Américains, eux-mêmes, ont l'air de se désintéresser de leur adversaire.

Dans les caves, on n'est pas plus heureux pour cela; les vivres se font rares et on a peur de trop s'écarter du village. Dans les ruines de sa maison de la rue de Maron, Madame Curel a retrouvé son cochon, asphyxié par l'incendie, et elle en rapporte un jambon. Si les réfugiés de sa cave font un peu la grimace pour en manger, par la suite, ils ne dédaigneront pas les autres morceaux de la bête. Dans la cave Bastien, c'est un veau qui est sacrifié et la "Lili" en emportera des morceaux dans les caves moins favorisées. Le monde a afflué dans la cave Durain; il y a plus de soixante-dix personnes à nourrir maintenant. La cuisine est trop petite pour cela et c'est dans le grand chaudron qui servait à cuire la nourriture du cochon, que la Marie Jolin, aidée par les autres femmes de la cave, prépare un maigre repas. Le menu sera agrémenté par les morceaux d'un cochon que les Allemands ont fait tuer et découper par Marcel Epin et qu'ils ne sont pas venus rechercher.

"Un matin, raconte M.-L. A., Madame Decouteix me dit: Venez avec moi, nous irons dans la maison Jacob où les Allemands ont entassé des victuailles et nous en rapporterons. Nous voilà parties avec des paniers et nous y entassons, en vitesse, tout ce que nous pouvons, tremblant à l'idée que les soldats pourraient revenir et nous surprendre. Nous aurions été fichues!".

Un peu plus tard, c'est Michel Ciret qui fait le tour du dépôt de vivres et

ramène dans sa cave un tas de boules de pain noir.

Et la vie coule, monotone, dans la crainte de voir apparaître des Allemands. Un soir, il en arrive deux dans la cuisine de la maison Durain. Madame Decouteix et sa mère, qui parlent allemand, viennent voir. Elles parlementent avec les soldats et réussissent à les convaincre qu'il n'y a, dans la cave, que des femmes et des enfants en faisant monter Madame Gérardin et les siens, encore tout petits alors.

Enfin, les Allemands s'en vont, mais cela a été dur et, quand les femmes rejoignent la cave où personne n'a bougé, personne n'a dit mot, Madame Decouteix, en pleurs, s'écrie: "Que ne faut-il pas faire! Nous avons dû leur donner de la mirabelle et leur dire que nous les aimions bien!"

Ailleurs, un soldat fait sortir les hommes de la cave Lhuillier et les aligne devant la façade de la maison Bernel. C'est alors que Louis Lhuillier dit aux autres: "On saute dessus?". Le soldat a-t-il compris? Il se sauve en tirant un coup de fusil et disparaît. Mais les hommes n'osent plus rejoindre leur cave et ils en choisissent une autre, plus discrète.

Un jour, que M.-L. A. est sortie pour faire le tour de sa maison, elle voit que la grange est ouverte et qu'il y a, à l'intérieur, une charrette où gît un homme dont le bras pend à toucher terre. C'est Emile Mathy, un habitant d'Ecrouves, à la recherche de son fils F.F.I., que des jeunes du village avaient trouvé, mort, sur la route de Toul et qu'ils avaient déposé là.

10 septembre

Les jours passent, interminables; dans la pénombre des caves, on ne sait plus si c'est le jour ou la nuit, s'il faut manger ou dormir. Peu à peu, le calme est revenu, les bruits des bottes sont moins fréquents dans les rues, les obus éclatent

moins souvent, il semble que la guerre s'endort. Certains se souviennent que c'est aujourd'hui dimanche, et même pas un dimanche ordinaire, car c'est la fête du pays, autrefois si joyeuse. Aujourd'hui, on ne dansera pas, on ne se retrouvera pas en famille, comme tous les ans. C'est une triste fête qui va se passer. Et pourtant!

Au début de l'après-midi, dans le silence du village mort, on entend le grondement des chars qui approchent... Enfin un blindé américain débouche dans la rue du fort, entouré de fantassins qui longent les murs, ouvrant les portes des maisons, étonnés du vide et du calme qu'ils rencontrent. Ils avancent et, Roux, qui a quitté sa cave, les aperçoit et les reconnaît. Il saute au cou du premier qu'il rencontre, bientôt suivi par la population entière qui a quitté ses abris et que les Américains ont rassemblée sur la place, tandis qu'ils fouillent les maisons, à la recherche de quelque Allemand égaré.

Enfin, le village est délivré, qu'importe si les troupes le traversent, qu'importe si un tir d'artillerie se déclenche sur des Allemands retranchés sur la route de Maron, qu'importe si quelques cheveux volent d'une tête par trop collaboratrice, la plupart des habitants ne pensent plus qu'à leur tranquillité retrouvée, à la fin de leur cauchemar et à leurs morts...

Quelques Allemands, qui ont été faits prisonniers, sont emmenés vers la batterie nord et, si Madame Michaux brandit un morceau de bois à moitié calciné pour les frapper, la population les regarde passer, indifférente, pressée de rentrer chez soi et de vivre à nouveau. Pourtant, la guerre n'est pas encore finie pour Villey; il faut retourner dans les caves car les Américains ont trouvé de la résistance sur la route de Maron. Le combat sera vif jusqu'à ce que les Allemands décrochent pour se replier dans la forêt de Haye.

Cette fois, le village est solidement tenu; les Américains sont là, nom-

breux, fortement motorisés, sûrs d'eux et de leur succès. Une Jeep, malgré les avertissements des villageois, s'engage sur le chemin du Fays, mais elle saute sur une mine.

Les villages voisins ne sont pas indifférents au sort de Villey; Gondreville a été libéré le matin même et, son curé, qui est aussi celui de Villey, l'abbé Ségault, tente de rejoindre ses paroissiens, mais la route n'est pas encore libre. Il essuie une rafale de mitrailleuse et doit faire demi-tour. Le lendemain, il a plus de chance, et, bien qu'arrivé à l'entrée de Villey, une sentinelle américaine tire dans sa direction; il se fait reconnaître et peut retrouver ses ouailles.

Gérard, aidé par des jeunes du village, a préparé de grossiers cercueils avec des planches qu'il a pu trouver, pour les victimes des Allemands qui sont restées là où la mort les a frappées. Au début de l'après-midi, l'absoute est donnée par le curé, entouré par tous les habitants, alors que la canonnade vient de reprendre, car les combats durent encore dans les environs. D'ailleurs, craignant le retour des Allemands et la reprise des bombardements, certains prennent le chemin de Pierre-la-Treiche, d'où ils ne tarderont pas à revenir.

Le soir même, l'abbé Ségault rentre à Gondreville, y ramenant le corps de Paul Gigueux dont c'est la paroisse. Il devait y être enterré le lendemain, mais, ayant entendu les cloches qui appelaient la population au service funèbre, les Allemands, retranchés dans la forêt de Haye, déclenchent, sur l'église, un tir d'artillerie qui met en fuite les assistants. Peu après, les Américains employaient les grands moyens et faisaient arroser, par leur aviation, l'orée de la forêt. Ce sera le dernier combat de la région.

Un nouveau deuil viendra attrister Villey, un Américain ayant découvert, dans le fossé qui longe le chemin de la Moselle, le corps de son maire, Au-

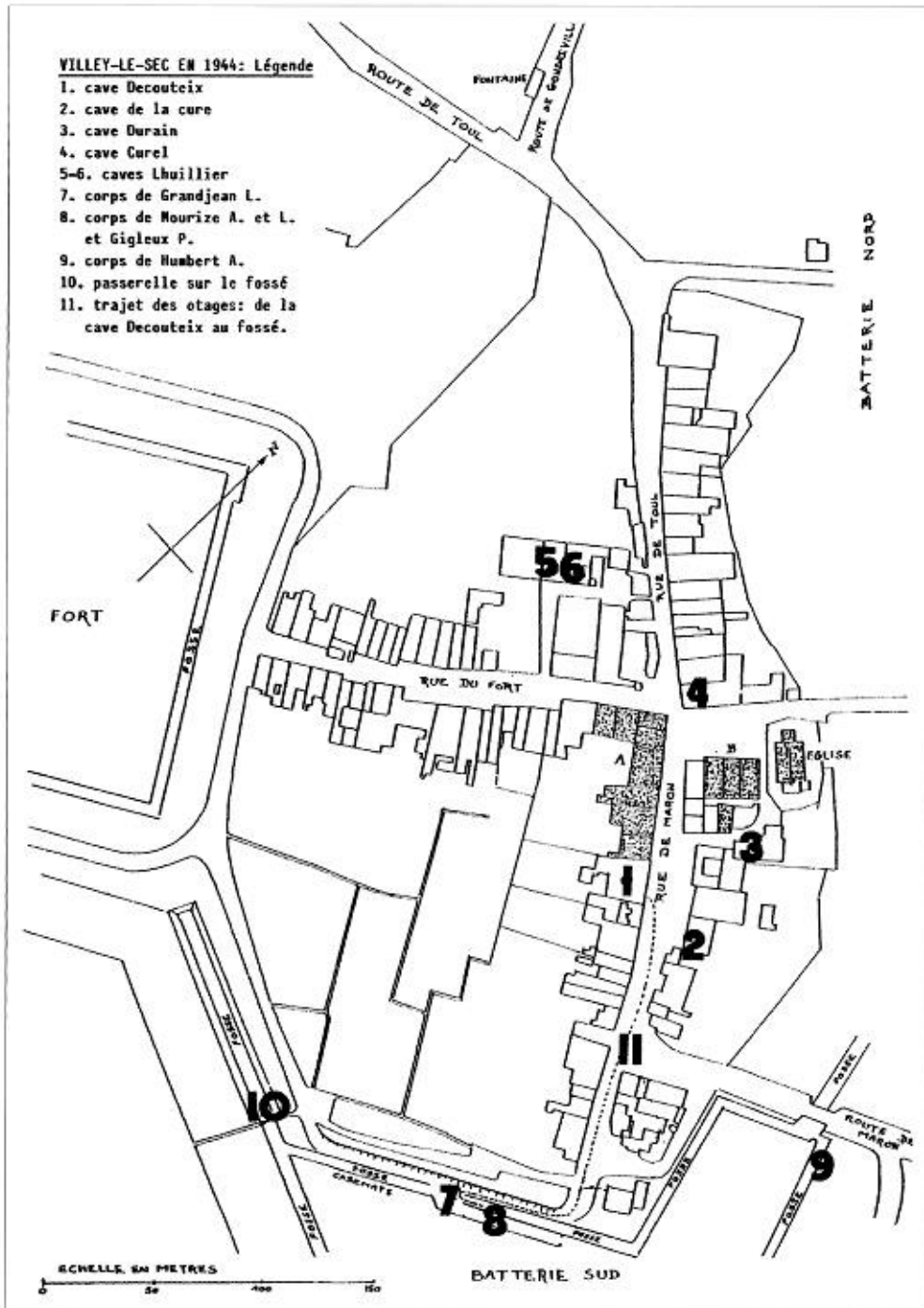
guste Humbert, que les Allemands avaient assassiné quelques jours auparavant et qu'ils y avaient jeté. Il sera enterré peu après, et, pour le remplacer, le Sous-Préfet de Toul nommera Adrien Chrétien, comme président de la Délégation Municipale Provisoire.

Dans les jours suivants, la guerre devait encore se rappeler aux habitants de Villey. Alors que Robert Curel était occupé à enlever les décombres de l'église, son tombereau sauta sur une mine, sans mal pour lui, blessant sérieusement son cheval. Le lendemain, sur le même chemin, c'est le chariot chargé de pommes de terre de Louis Lhuillier qui sauta, lui aussi, sur une mine, sans dommage pour le conducteur.

Enfin la guerre s'est éloignée du village; mais si Madame Hougardy a retrouvé son fils, si on sait qu'Henri Decouteix et Joseph Mourize, blessés par les Allemands, sont soignés par les Américains dans un hôpital de Bar-le-Duc, si Jules Breuille a regagné sa maison près du barrage, on est toujours sans nouvelles des "trois Marcel", emmenés par les Allemands et qui ne rentreront qu'après la libération de Nancy.

Et puis, il y a bien des travaux urgents pour qu'une vie normale puisse reprendre, remplacer les vitres des fenêtres, réparer les toitures, boucher les trous dans les murs, enlever les décombres des maisons. Bien des soucis, aussi, pour Adrien Chrétien qui doit reloger les personnes sinistrées, assurer le ravitaillement, faire dresser les listes des dommages, régler les petits différends d'une remise en ordre difficile.

Malgré tout, la vie reprend normalement à Villey et, bientôt, la France entière saura par le journal et la radio que: *"Après de durs combats, nos troupes se sont emparées du fort de Villey-le-Sec, l'un des principaux forts de la ligne Maginot"* (sic).



Liste des habitants réfugiés dans la cave Decouteix et emmenés par les Allemands:

Breuille Jules, éclusier à Pierre-la-Treiche, Decouteix Henri (blessé), Gigeux Paul, de la ferme du Charmois (tué à 48 ans), Guénard Gabriel, Hougardy Robert (le plus jeune, 17 ans), Mourize Albert (tué à 74 ans), Mourize Lucien (tué à 42 ans), Mourize Joseph (blessé), Sayer

Prosper (tué à 39 ans) et Grosjean Anatole (blessé).

Liste des victimes :

le 6.09 : Mourize Albert, Mourize Lucien, Grandjean Louis, Sayer Prosper, Gigeux Paul;
 le 7.09 : Humbert Auguste, maire de Villey;
 le 9.09 : Mathy Emile, d'Ecrouves.

Liste des maisons incendiées :

Rue de Toul : maisons Lorrain, Hans, Curel, Roger Chrétien, Etienne, Tisserant (angle);
 Rue du Fort : maisons Barette, Cerf, pour le 6 septembre;
 Sur la Place : maisons Humbert, Mota, Tétard, Delsève (sur la ruelle), le 7.09,
 Rue du Fort : le hangar d'Adrien Chrétien, le 9.09.